

L'Italie et la littérature italienne chez Madame de Staël, Ginguené et Sismondi : l'historiographie littéraire et l'opposition politique

UDO SCHÖNING *

« Les Italiens sont bien plus remarquables
par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être,
que par ce qu'ils sont maintenant. »
Mme de Staël, *Corinne*, I, 5

S'il est vrai que, pour Metternich, l'Italie n'était qu'une notion géographique, il faut dire que le chancelier autrichien s'était gravement trompé. Certes, à son époque, s'il n'existait pas un état italien, il y avait tout de même cette idée de l'*italianità*, liée à l'histoire et à la culture italienne¹. Idée que Metternich voulait peut-être ignorer parce qu'il devait la craindre. Car, quoi qu'il

* Université de Göttingen.

1 Friedrich Wolfzettel et Peter Ihring (éd.), *Literarische Tradition und nationale Identität. Literaturgeschichtsschreibung im italienischen Risorgimento*, Tübingen, Niemeyer, 1991 ; P. Ihring, « 'L'Italia Italiana e non Latina'. Die Mailänder Romantik und ihr Blick auf den germanischen Anteil an der italienischen Nationalgeschichte », in : P. Ihring et F. Wolfzettel (éd.), *Deutschland und Italien. 300 Jahre kultureller Beziehungen*, Frankfurt a. M., Verlag für Deutsch-Italienische Studien, Berlin, Pädagogischer Zeitschriftenverlag, 2004, p. 43-63 ; Reinhold R. Grimm et al. (éds.), *Italianità. Ein literarisches, sprachliches und kulturelles Identitätsmuster*, Tübingen, Narr, 2003 ; Frank-Rutger Hausmann, « Skepsis, Zweifel oder Stolz? Italien, Deutschland und die 'italianità' », *Italienisch* 43 (Mai 2000), p. 2-18.

en soit, au début du XIX^e siècle cette idée gagnait du terrain tout en prenant une dimension politique. Dans ce processus historique la France jouait incontestablement un rôle important et ceci pas seulement sur le plan politique, mais également sur celui de la culture, y compris celui de la littérature.

En effet, il y avait des relations politiques et des échanges interculturels continuels entre ces deux pays depuis le Moyen Âge, échanges dans lesquels l'Italie a cependant adopté la position du donateur à l'époque de la Renaissance. En revanche, dès le XVII^e siècle il y a eu un renversement des rôles et l'Italie est devenue de plus en plus la culture de réception. Le déclin politique et culturel, qui en était la cause et dont l'invasion napoléonienne marque l'apogée et en même temps le tournant, était constaté dans le pays même comme ailleurs, surtout en France².

Malgré ces liens historiques on peut trouver surprenant qu'au vu de la situation actuelle la littérature italienne trouve un si grand intérêt en France, au début du XIX^e siècle. Cet intérêt, qui, en outre, va bientôt inaugurer une nouvelle ère dans l'appréhension générale de la littérature, se fait voir d'abord – et encore de façon pas très approfondie – chez Mme de Staël, qui publie en 1800 *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Le titre annonce clairement le programme de l'auteur. Mais n'oublions pas que l'on parle également de la lit-

2 Pour les échanges interlittéraires entre l'Italie et d'autres pays voir Mario Puppo, *Manuale critico-bibliografico per lo studio della letteratura italiana*, Torino, Società Editrice Internazionale, 41990, p. 178-187. Pour le problème de l'analyse de l'interculturalité littéraire, problème dans le cadre duquel se situe notre étude ici présentée, voir Udo Schöning, « La internacionalidad de las literaturas nacionales. Observaciones sobre la problemática y propuestas para su estudio », in : Dolores Romero López (éd.), *Naciones Literarias*, Barcelona, Anthropos/Madrid, Servicio de Publicaciones de la Editorial Complutense, 2006, p. 305-339, et U. Schöning, « A propos de l'analyse de l'interculturalité littéraire », in : Michel Espagne (éd.), *Russie, France, Allemagne, Italie. Transferts quadrangulaires du néoclassicisme aux avant-gardes*, Tusson, Du Lérot, 2005, p. 21-38.

térature italienne dans le livre VII de son roman *Corinne ou l'Italie* de 1807 et que l'auteur s'en occupe de nouveau, et cette fois-ci d'une manière ouvertement engagée, dans un bref article publié en 1816 dans la *Biblioteca italiana*.

Pourtant, deux autres auteurs, à savoir Pierre-Louis Ginguené et Jean Charles Léonard Simonde de Sismondi, ont contribué à une connaissance beaucoup plus élargie de la littérature italienne en France³. Tous deux, mais surtout Sismondi, ont renforcé la perspective historique en matière de littérature et en ont profité pour l'organisation de leurs œuvres préparant de cette façon le genre nouveau des histoires de la littérature en France.

Ginguené, qui voulait tout d'abord écrire une histoire des littératures modernes, s'est concentré en effet sur la littérature italienne qu'il aime particulièrement et qu'il connaissait le mieux (I, p. 13 s.)⁴. Par contre, elle lui semblait sous-estimée par ses compatriotes. Entre 1811 et 1813, il a fait paraître sous le titre *Histoire littéraire d'Italie* six volumes d'un cours donné à l'*Athénée* de Paris entre 1802 et 1806, dont les trois derniers volumes n'étaient terminés qu'après la mort de l'auteur et publiés en 1819 par son collaborateur Salfi, qui n'a pas seulement achevé le neuvième volume mais qui, en plus, a continué l'œuvre.

Quant à Sismondi, il a fait imprimer un cours donné auparavant à Genève, et dont la plus grande partie est également consacrée à la littérature italienne ; celle-ci étant la littérature

3 La situation et les deux auteurs sont décrits par Stendhal avec perspicacité : « L'Italie morale est un des pays les plus inconnus ; les voyageurs n'ont vu que les beaux-arts et n'étaient pas faits pour sentir que les chefs-d'œuvre viennent du cœur. Je voudrais parler de la littérature ; mais je n'ai pas le temps. Le savant Ginguené, malgré sa bonne volonté, était encore un produit de l'ancienne éducation et n'est pas à la hauteur de son sujet. Sismondi est tiraillé par deux systèmes opposés : admirera-t-il Racine ou Shakespeare ? » (Stendhal, *Voyages en Italie*. Textes établis, présentés et annotés par V. Del Litto, Paris, Gallimard, 1973, p. 139 ss.).

4 Pierre Louis Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, Paris, Michaud, 1811 et suiv.

étrangère qu'il connaissait certainement le mieux parmi les littératures considérées à cause de ses longs séjours dans le pays et de laquelle il dit qu'elle avait exercé le plus d'influence sur les autres littératures⁵. Son livre, paru à Paris en 1813 en quatre volumes, porte le titre *De la littérature du Midi de l'Europe*⁶.

Regardons-y de plus près : Le Chapitre X du livre *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales* est intitulé : « De la Littérature italienne et espagnole ». En réalité, Mme de Staël n'y évoque pratiquement pas la littérature espagnole car le chapitre est presque entièrement voué à la littérature italienne, et, à vrai dire, plus encore aux Italiens et à l'Italie. Et bien que l'auteur n'ait pas été dans le pays jusque-là, son regard est assez critique.

N'ayant pas encore une idée du Moyen Age comme époque littéraire et considérant la littérature toujours comme un terme générique qui comprend les littératures nationales, Mme de Staël constate que *la* littérature a reparu en Italie et ceci sous la protection des princes, ce qui, selon elle, a mis en même temps obstacle aux lumières de la philosophie⁷. Et l'auteur de préciser ce qu'elle entend par philosophie :

5 J. C. L. Simonde de Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, 4 vol., Paris, Treuttel et Würtz, 1813, I, p. 11.

6 Tous ces ouvrages ont d'ailleurs été traduits très vite en italien. Pour plus de détails et des références bibliographiques voir U. Schöning, « Interkulturelle Vernetzung als Praxis und Programm : Zur Staël-Rezeption in Italien », in : Udo Schöning et Frank Seemann (éd.), *Madame de Staël und die Internationalität der europäischen Romantik. Fallstudien zu ihrer Vernetzung*, Göttingen, Wallstein, 2003, p. 203-227 ; U. Schöning, « Simonde de Sismondi *De la littérature du Midi de l'Europe* – eine frühromantische Literaturgeschichte? », conférence faite au colloque « Histoires littéraires autour de 1800 : le cas de la France et de l'Allemagne », Amiens, les 26 et 27 janvier 2007, coordonné par Geneviève Espagne ; la conférence paraîtra en traduction française dans les actes du colloque. Une version allemande paraîtra dans *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes*.

7 Mme de Staël, *De la littérature*. Édition établie par Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Paris, Flammarion, 1991, p. 186 ss.

J'appelle philosophie, l'investigation du principe de toutes les institutions politiques et religieuses, l'analyse des caractères et des événements historiques, enfin l'étude du cœur humain, et des droits naturels de l'homme. Une telle philosophie suppose la liberté, ou doit y conduire⁸.

Dans cette définition on reconnaît facilement des idées chères à Mme de Staël. Il s'agit cependant d'un programme qui inclut et présuppose quelque chose qui manque en Italie plus que dans tout autre pays, à savoir la liberté. Par conséquent, bien que les sciences avancent, la poésie des Italiens ne fait pas de progrès, au contraire : « Après le siècle de Léon X, après l'Arioste et le Tasse, leur poésie a rétrogradé »⁹. Car à la dominance des princes s'ajoutait le « despotisme des prêtres »¹⁰. D'après notre auteur l'Église et les gouvernements, ainsi que le climat exercent une mauvaise influence sur le caractère national :

Les Italiens, si l'on en excepte une certaine classe d'hommes éclairés, sont pour la religion, comme pour l'amour et la liberté ; ils aiment l'exagération de tout, et n'éprouvent le sentiment vrai de rien. Ils sont vindicatifs, et néanmoins serviles. Ils sont esclaves des femmes, et néanmoins étrangers aux sentiments profonds et durables du cœur. Ils sont misérablement superstitieux dans les pratiques du catholicisme ; mais ils ne croient point à l'indissoluble alliance de la morale et de la religion¹¹.

Heureusement, il y a également le « charme enchanteur de leur brillante imagination »¹² qui résulte de la tradition des faits chevaleresques que les peuples du nord ont apportés dans le midi et d'une foule d'images et d'événements des contes arabes transmis par l'Espagne. « C'est à ce mélange heureux que nous

8 *Ibid.*, p. 187.

9 *Ibid.*, p. 188.

10 *Ibid.*, p. 189.

11 *Ibid.*, p. 191.

12 *Ibid.*

devons l'Arioste et le Tasse », constate Mme de Staël¹³ dont on connaît la conviction libérale que les échanges interculturels sont utiles tout comme les échanges économiques¹⁴. Néanmoins, la recherche d'esprit et l'affectation nuisent constamment à la littérature italienne. Pétrarque « a commencé ce malheureux genre d'antithèses et de *concetti* ». Boccace « composa les contes les plus indécents »¹⁵. Après tout, Mme de Staël trouve que la langue harmonieuse se prête plus à stimuler des effets mélodieux qu'à exprimer des idées ou des sentiments sublimes. De ce fait, l'esprit national influant sur la nature de la langue, est en accord avec la littérature. Dante, loué pour l'énergie hors du commun qu'il manifeste « dans quelques morceaux de son poème », présente aussi des « défauts sans nombre » qui sont, « sans doute, le tort de son siècle »¹⁶.

Enfin, l'auteur revient à sa thèse principale : empêchée par les gouvernements et les prêtres, la philosophie, nécessaire pour le progrès, ne trouve jamais de place en Italie. Par conséquent, les Italiens n'ont pas de romans, « et leurs comédies sont la caricature de la vie, et non son portrait »¹⁷. C'est-à-dire que la littérature des Italiens n'a jamais pour but l'utilité.

Toutes ses constatations mènent l'auteur à conclure que la « mélancolie, ce sentiment fécond en ouvrages de génie, semble appartenir presque exclusivement aux climats du nord ». Et Mme de Staël termine son aperçu avec des phrases bien romantiques : Distinguant la mélancolie des orientaux de « ce vague terrible qui porte à l'âme une impression plus philosophique et sombre » elle caractérise la mélancolie des peuples du nord : « celle qu'inspirent les souffrances de l'âme, le vide que la sensi-

13 *Ibid.*, p. 192.

14 U. Schöning, « Einleitung », in : U. Schöning et F. Seemann (éd.), *Mme de Staël*, p. 22.

15 Mme de Staël, *De la littérature*, p. 196 ss.

16 *Ibid.*, p. 199.

17 *Ibid.*, p. 200.

bilité fait trouver dans l'existence, et la rêverie, qui promène sans cesse la pensée, de la fatigue de la vie à l'inconnu de la mort »¹⁸. Il va donc de soi que la littérature italienne et les Italiens, tels que les voit Mme de Staël, ne présentent pas les symptômes de ce que l'on appellera plus tard la maladie romantique.

Après un voyage en Allemagne et un autre en Italie, les idées qu'avait Mme de Staël de la littérature en général et spécialement de l'Italie et de la littérature italienne ne semblent plus être tout à fait les mêmes¹⁹. Le livre VII de *Corinne ou l'Italie* est intitulé « La littérature italienne », et c'est ici qu'un groupe international, composé d'Anglais, d'Italiens et d'un Français, parle littérature. On y retrouve partiellement les arguments que l'on a déjà lus dans *De la littérature*. Pourtant, il n'y a plus la même âpreté. La protagoniste, bien qu'elle partage nombre des avis critiques énoncés par les Anglais ou par le Français, entreprend la défense de la littérature italienne en nommant des écrivains peu ou mal connus par les étrangers. Du reste, elle critique la proposition d'imiter la littérature française²⁰ et elle opte pour la « couleur nationale » en littérature²¹. Mais ce qui est plus important, c'est qu'elle cherche à excuser l'état de la littérature italienne, qui, selon elle, ne manque pas de talents, par le fait que « depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses [avaient] privé l'Italie de son indépendance »²². Il est évident

18 *Ibid.*, p. 202 ss.

19 Voir U. Schöning, « Mme de Staël in der französischen Romantik », in : Gerhard R. Kaiser et Olaf Müller (éd.), *Germaine de Staël und ihr erstes deutsches Publikum*, Heidelberg, Winter, 2008.

20 Celle-ci lui semble menacée de stérilité et le lecteur remarque encore que Corinne prononce ce que pense Mme de Staël.

21 C'est le prince Castel-Forte qui souligne la conséquence de la diversité qui en résulte : « [...] nous avons tous besoin les uns des autres » (Mme de Staël, *Corinne ou l'Italie*. Édition présentée, établie et annotée par Simone Balayé, Paris, Gallimard, 1985, p. 177).

22 Mme de Staël, *Corinne*, p. 174 ss. ; voir pp. 181 et 191.

qu'elle fait ainsi clairement allusion à la situation politique actuelle du pays, dont les divers états étaient intégrés dans le régime napoléonien²³.

Presque une décennie plus tard, Mme de Staël publie en italien un article sur la façon et l'utilité des traductions. Comme l'essentiel en a été déjà dit à plusieurs reprises²⁴, je ne fais donc que rappeler en passant qu'après un deuxième voyage en Allemagne et en Italie, l'opinion de Mme de Staël sur le pays et sa littérature ne semble pas vraiment changée. Pourtant, il faut se rendre compte que le régime napoléonien a été remplacé par le régime autrichien. Dans son article l'auteur fait la proposition suivante : « Dovrebbero a mio avviso gl'italiani tradurre diligentemente assai delle recenti poesie inglesi e tedesche »²⁵. Ce conseil, on s'en souvient, a déclenché sans délai le débat romantique en Italie qui a transposé l'idée de l'*italianità* dans le mouvement du Risorgimento.

Bien que notre prochain auteur ait été un proche de la famille Necker pendant une bonne dizaine d'années, Mme de Staël ne l'aimait pas et probablement pas seulement parce que Pierre-Louis Ginguené avait osé critiquer le livre de Jacques Necker, *De la Révolution française*, comme il a d'ailleurs

23 Dans ce contexte il semble remarquable que parmi les idées que Corinne développe « spirituellement », comme on lit, se trouve celle-ci : « L'autorité des gouvernements réprime souvent ailleurs l'élan individuel. En Italie cette autorité serait un bien, si elle luttait contre l'ignorance des états séparés et des hommes isolés entre eux, si elle combattait par l'émulation, l'indolence naturelle au climat, enfin si elle donnait une vie à toute cette nation qui se contente d'un rêve » (*ibid.*, p. 183).

24 Voir U. Schöning, « Interkulturelle Vernetzung als Praxis und Programm : Zur Staël-Rezeption in Italien », dans : U. Schöning et F. Seemann (éd.), *Mme de Staël*, p. 203-227.

25 Anna Luisa Staël-Holstein, « Sulla maniera e l'utilità delle traduzioni ('Biblioteca italiana', gennaio 1816) », in : Egidio Bellorini (éd.), *Discussioni e polemiche sul Romanticismo (1816-1826)*, 2 vol., Bari, Laterza, 1943 (Reprint 1975), I, p. 7 ; Comtesse Jean de Pange, « Quelques remarques sur l'article de Mme de Staël intitulé : 'De l'esprit des traductions' », *Rivista di letteratura moderna e comparata* 20 (1967), p. 215-225.

également fait une critique plus tard du roman *Delphine* de la fille²⁶.

Appartenant au groupe des idéologues, Ginguéné avait été poète, journaliste, agent administratif, diplomate, jusqu'au moment où la défaveur de Napoléon mit fin à sa carrière dans le service d'état²⁷. Alors Ginguéné se concentra sur la publication de son *Histoire littéraire d'Italie*.

Quoique assez connu à son époque, l'auteur est très vite tombé dans l'oubli dont il a été tiré récemment par un colloque à Rennes, sa ville natale, mais surtout par les livres de Cristina Trinchero et Paolo Grossi²⁸. Ces deux auteurs visent à démontrer l'importance historique de l'historien de la littérature italienne dont ils accentuent la modernité, comme l'avait déjà fait Gérard Gengembre rapprochant l'œuvre de Ginguéné à *De la littérature* de Mme de Staël²⁹.

En effet, Ginguéné critiquant sévèrement le *Cours de la littérature* de La Harpe avait plaidé pour une autre et une nouvelle manière de considérer la littérature. Puis il posait des questions de ce type : « Quels furent [...] les rapports entre les productions de l'esprit, la politique et les mœurs publiques ? Quel est le véritable point de vue où il faut se placer pour juger sainement les auteurs [...] ? » « Quelle influence exercèrent le gouvernement

26 Voir Paolo Grossi, *Pierre-Louis Ginguéné, historien de la littérature italienne* (L.E.I.A., 8), Bern/Berlin/Bruxelles, Lang, 2006, pp. 39 et 74. Les textes sont reproduits dans *P.-L. Ginguéné journaliste et critique littéraire*. Textes choisis avec une introduction et des notes par Sergio Zoppi, Torino, Giappichelli, 1968, pp. 51 ss. et 189 ss.

27 Paul Hazard, *La Révolution française et les lettres italiennes, 1789-1815. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Lyon*, Paris, Hachette, 1910, p. 440.

28 Ginguéné (1748-1816). *Idéologue et médiateur*. Textes réunis par Édouard Guitton, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1995 ; Cristina Trinchero : *Pierre-Louis Ginguéné (1748-1816) e l'identità nazionale italiana nel contesto culturale europeo*. Prefazione di Sergio Zoppi, Roma, Bulzoni, 2004 ; P. Grossi, *Pierre-Louis Ginguéné* (voir mon compte rendu dans *Romanische Forschungen* 37, 2007, p. 307-326).

29 Gérard Gengembre, « Sur la notion d'histoire littéraire : du *De la littérature* à Ginguéné », in : *Ginguéné. Idéologue et médiateur*, p. 223-227.

et les mœurs sur la littérature [...] ? ». Ou bien des questions qui lui assurent une place dans les débuts des recherches interculturelles comme celles-ci :

Dès les commencements de ce qu'on peut appeler littérature en France, quelle fut, sur cette faible origine, l'influence les [*sic*] lettres grecques, latines et italiennes ? Quelle y fut celle des lettres espagnoles, lesquelles s'étaient elles-mêmes formées sous l'influence des lettres arabes, grecques et latines ? A travers tous ces éléments étrangers, quel était l'élément natif et le caractère national de la littérature française ?

Il n'empêche, l'auteur pense également à la situation actuelle quand il pose la question de savoir : « quelle doit être parmi nous l'influence de la liberté sur la littérature ? »³⁰

Exception faite de la dernière, ces questions sont de nouveau abordées et approfondies dans la « Préface » de l'*Histoire littéraire d'Italie*. L'auteur, qui attribue à chaque littérature moderne, autrement appelée nationale, une « propriété particulière » (I, p. 8), se propose d'y parler du « rapport » entre les gouvernements d'une part et les sciences et les lettres de l'autre et, se référant aux philosophes et leur manière d'écrire l'histoire, il postule que l'on y cherche « principalement les vicissitudes de la destinée de l'homme en société » (I, p. 10) pour conclure avec une question plutôt rhétorique : « N'est-ce pas dire assez clairement que c'est en dernier résultat, l'histoire littéraire que l'on cherche dans l'histoire politique, et qu'envisagée sous ce rapport, l'une n'est, pour parler ainsi, que le cadre de l'autre ? » (I, p. 11). Et sa réponse évidemment affirmative est accompagnée d'un exemple :

Les révolutions des lumières, dans le système social moderne, tiennent de trop près aux événements politiques pour qu'il soit possible de les séparer ; et une histoire littéraire où les faits relatifs aux Lettres ne se combineraient pas

30 *La Décade*, n° 33, 30 ventôse, an III [20 mars 1795] (cité d'après S. Zoppi, *P.-L. Ginguené journaliste*, p. 14 ss., voir p. 351).

avec ces évènements, serait aussi peu digne d'être offerte à un public éclairé que le serait une histoire politique où l'on ne dirait rien des progrès des sciences, des Lettres et des arts (I, p. 11)³¹.

Nonobstant, le lecteur qui s'attend à un développement de ces thèses dans ce qui suit sera déçu. Ginguené nous offre plutôt une narration de caractère encyclopédique des faits littéraires et il s'applique à n'en oublier aucun. Pourtant, il est vrai que ses idées esthétiques, une fois énoncées, invitent tout lecteur à chercher une relation entre la littérature et la société. Par contre, l'auteur lui-même se borne le plus souvent à une esquisse de la situation historique du pays, laquelle précède ses analyses littéraires³² tandis que les remarques établissant une relation entre les résultats de ses analyses et la situation sociopolitique du pays sont plutôt rares et, surtout, elles ne sont pas faites de sorte que l'on puisse parler d'une mise en pratique cohérente du programme³³. De la sorte les horreurs du théâtre italien au XV^e et XVI^e siècle sont expliquées par les mœurs, car si « le goût dans les arts influe à la longue sur les mœurs, il est encore plus vrai qu'il en reçoit une influence prompte et puissante » (VI, p. 127). C'est ce qu'il appelle une considération philosophique de l'histoire littéraire³⁴. Par ailleurs il constate que c'était la nature qui

31 Voir P. Grossi, *Pierre-Louis Ginguené*, pp. 153 ss., 239 ss. et 264.

32 Voir P.-L. Ginguené, *Histoire*, VII, p. 17 : « Il est aisé de choisir, dans la littérature d'un tel peuple, ce qu'elle a produit de parfait, de classique, et de n'en présenter, en quelque sorte, que les fleurs ; mais ce n'est point faire connaître assez ce peuple même ; c'est le peindre infidèlement. Son *histoire littéraire* doit le considérer sous des rapports plus étendus, et le montrer dans tous les emplois qu'il a faits de ses facultés morales. Renvoyant donc, pour les détails, à l'histoire proprement dite [...] »

33 P. Grossi, *Pierre-Louis Ginguené*, p. 200 ss.

34 « En considérant philosophiquement ce que nous avons vu du théâtre italien, en concluant de ce théâtre aux mœurs publiques, on est effrayé du caractère féroce que fait supposer, dans les Italiens du seizième siècle, la barbarie de leur spectacle tragique, et de l'absence de toute pudeur qu'attestent leurs comédies. Mais tout à coup, au milieu de ce même siècle, on voit naître parmi eux un troisième genre de poésie dramatique,

a fait en Italie au XIV^e siècle un effort heureux en y produisant presque à la fois trois grands hommes auxquels elle a donné un génie différent (II, p. 261, III, p. 1) et il accentue les rôles des républiques et des princes rivaux qui ont fait accroître la prospérité des états, « et par conséquent les sciences et les lettres, déjà reconnues pour l'un des moyens de prospérité le plus noble et le plus puissant » (III, p. 236). Pourtant, l'auteur ne peut s'empêcher de constater également qu'en Italie, comme ailleurs, on peut voir « fleurir au milieu des armes ce qu'on nomme les arts de la paix » (IV, p. 112 ss.)³⁵. Dans ce mélange de pensées, seule l'idée de liberté semble être constante. En effet, même si elle est négligée ou peut-être supprimée dans sa préface, il en parle par le menu dans le chapitre III : « L'ESPRIT de liberté qui s'était annoncé en Italie dès le onzième siècle, y fit dans le douzième de nouveaux progrès » (I, p. 142). Ou : « Dans cette longue et violente fermentation de liberté, il était impossible que les esprits n'acquissent pas plus d'activité, de curiosité, d'élévation et de force. [...] Avec l'idée de république et de liberté, chaque Italien pensa être devenu Romain » (I, p. 144)³⁶.

qui permet d'adoucir ces conséquences fâcheuses, et qui prouve peut-être que chez aucun peuple il ne les faut tirer à la rigueur » (VI, p. 318).

35 Voir II, p. 268 : « Et cependant, au milieu de ces chocs violents qui avaient eu presque partout de si tristes résultats politiques, on avait vu naître pour les arts d'imagination [...] une époque glorieuse, et qui n'est pas assez remarquée. Pour rehausser dans la suite l'éclat de quelques noms et l'influence de quelques princes sur les arts, on leur en a trop attribué la renaissance. C'est jusqu'au treizième siècle qu'il faut remonter pour les voir renaître en Italie. » Voir aussi VIII, p. 377 : « Trop souvent l'histoire civile ne raconte que les discordes, les guerres et les malheurs des peuples. L'histoire littéraire nous offre des tableaux plus doux, plus consolants et non moins instructifs ; elle décrit les fruits de la paix et de la tranquillité, quelquefois ceux de l'oisiveté et de la bizarrerie des hommes ; en suivant les progrès et les égarements de l'esprit humain, elle ne retrace des scènes affligeantes que lorsque le fanatisme se mêle à l'erreur. »

36 Cf., chez Charles Botta : « [N]i parmi les peuples anciens, ni parmi les modernes, aucun, pour ainsi dire, de ceux que l'on appelle libres ne l'a été véritablement, n'a joui de cette liberté désirable, qui laissant à l'hom-

Enfin, notre auteur ajoute une remarque sur des événements du XII^e siècle : Les villes « formèrent entre elles cette célèbre ligue lombarde, contre laquelle se brisèrent toutes les forces de l'Empire, et tout le courage de l'Empereur » (I, p. 143). S'agirait-il ici d'une allusion à la situation actuelle ? Même si c'était le cas, il faut dire qu'elle reste isolée³⁷.

Tout compte fait, l'Italie est pour Ginguéné surtout une donnée culturelle et c'est à ce pays qu'il attribue la gloire d'avoir terminé les siècles de barbarie par la renaissance des lettres³⁸. Évidemment cet intérêt est une conséquence de son point de vue classiciste³⁹ qui se base sur le modèle de la *translatio*. Dans le cadre de ce modèle historique l'Italie est le pays qui a vu renaître la littérature moderne au profit des autres pays européens, parmi eux surtout la France. Toujours est-il que, dans la situation actuelle, Ginguéné semble même vouloir créer une sorte d'espace culturel franco-italien⁴⁰. Dès lors, en 1808, il trouve

me tous ses droits, lui permet l'exercice et le développement de toutes ses facultés, et le garantit, par une bonne organisation politique, des passions perturbatrices, fléau presque inséparable et poison destructeur de la plupart des républiques » (*Storia della guerra dell'indipendenza, etc. Histoire de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis d'Amérique*, écrite par Charles Botta, cf. note 30, cité d'après S. Zoppi, *P.-L. Ginguéné journaliste*, p. 351).

37 Cependant Salfi nous rappelle que Ginguéné avait publié également des fables en 1810, « époque où il était dangereux de dire la vérité, même sous le voile de l'allégorie. La prudence commandait à l'auteur d'en réserver, pour un temps plus opportun, quelques unes dont l'application pouvait paraître trop directe » (X, p. 494).

38 Déjà dans *La Décade*, n° 33, 30 ventôse, an III (20 mars 1795) Ginguéné parle de la « renaissance des lettres » en Italie qui « fut l'aurore des beaux siècles de la littérature moderne » (S. Zoppi, *P.-L. Ginguéné journaliste*, p. 15, voir p. 301 ss., pp. 304, 307 et 342).

39 Voir VI, pp. 144 ss. et 316 ss.

40 « [...] je voudrais, maintenant qu'il n'y a plus d'Alpes entre les Italiens et les Français, qu'on n'en élevât pas de nouvelles entre les Italiens qui sont en France et ceux qui sont en Italie [...] et sur-tout que les hommes d'un naturel paisible n'épousassent point de haines étrangères, et ne s'en rendissent pas les organes, sans pouvoir éprouver aucune des tristes joies

même qu'à « mesure que l'Italie devient plus française, il devient pour les Français d'une nécessité plus urgente d'entendre la langue de ce beau pays »⁴¹.

Il y avait toutefois d'autres auteurs et d'autres avis. Celui-ci, par exemple : « Certainement je ne vous presserai plus à présent de venir en Italie, ce peuple n'est pas digne de vous : pour la littérature, le goût, le sentiment, il est de deux ou trois siècles en arrière du reste de l'Europe »⁴². C'est avec ces paroles que Sismondi s'est adressé à Mme de Staël qu'il a accompagnée tout de même plus tard pendant son voyage dans ce pays⁴³.

Ce Genevois, autodidacte dans plusieurs disciplines, membre du groupe de Coppet et – pour ainsi dire – avocat des intérêts de Mme de Staël en Italie, était en train de préparer son cours de littérature étrangère, qu'il voulait donner à Genève, quand ont paru les premiers des volumes de Ginguéné. À cette époque, Sismondi a écrit à la comtesse d'Albany : « Pour une partie, je me trouve sur le même terrain que Ginguéné ; il s'en faut bien que je puisse traiter la littérature italienne avec autant de profondeur que lui ; le sujet de ses trois gros volumes sera renfermé pour moi en quatre leçons ; mais, d'autre part, la comparaison de plusieurs langues différentes, la connaissance surtout des critiques allemands, me permettent de considérer mon sujet sous des rapports plus nouveaux »⁴⁴. En effet, dans la version imprimée de ce cours, les premières phrases cherchent à convaincre le lecteur que l'auteur, « long-temps avant de pouvoir connaître l'existence du bel ouvrage de M. Ginguéné sur la Littérature italienne », avait pris « une direction différen-

qu'elles procurent, ni par conséquent en recueillir aucun fruit » (S. Zoppi, *P.-L. Ginguéné*, p. 299 ; voir p. 301).

41 *Ibid.*, p. 301.

42 G. C. L. Sismondi, *Epistolario. Raccolta, con introduzione e note*, a c. di C. Pellegrini, Firenze, La Nuova Italia, 1933, I (1799-1814), p. 30.

43 Voir *ibid.*, I, p. 56 ss.

44 *Ibid.*, I, p. 349.

te »⁴⁵. Celle-ci se caractérise, comme il dit, surtout par le fait que l'auteur voulait présenter « aux gens de goût ce qu'il leur convient de savoir sur les littératures étrangères », ce qui veut dire plusieurs littératures non françaises. Car Sismondi n'adopte pas seulement un point de vue français, plutôt il se considère sans façon comme adhérent de la culture française⁴⁶.

Mais contrairement à Ginguéné, le Genevois réalise le projet de traiter plusieurs littératures. Toujours moins que prévues, parce qu'il s'est d'abord même proposé de s'occuper des littératures du Nord comme de celles du Midi. Il n'empêche, il a renoncé à ce projet plus tard, aussi pour des raisons linguistiques, car, dit-il, « qui apprendra jamais le danois pour lire Baggessen ou Ohlenschlaeger »⁴⁷.

En outre, il dit ne pas avoir cherché à faire des découvertes littéraires ; au contraire, il s'est laissé guider par la renommée pour choisir les auteurs qui ont exercé de l'influence sur « le goût de leur nation, sur leur siècle, ou sur l'esprit humain ». Voulant éviter les préjugés nationaux qui – comme il dit – pouvaient rendre insensible aux charmes d'une poésie différente de la poésie française, il s'est proposé de « remonter des règles conventionnelles de chaque littérature, aux règles fondamentales, que le sentiment et le goût ont rendues communes à tous les hommes ». Mais il a « surtout voulu montrer partout l'influence réciproque de l'histoire politique et religieuse des peuples sur

45 Sismondi, *Littérature*, I, p. I. Pour ce qui concerne les réactions de Ginguéné voir Paolo Grossi, « Un historien indélicat : Un témoignage inédit de Pierre-Louis Ginguéné sur Simonde de Sismondi », *Revue des études italiennes* 47 (2001), p. 223-241.

46 Voir Sismondi, *Epistolario*, II, p. 13 : « Je fais donc partie, que je veuille ou non, du peuple genevois et de la nation française, comme un Toscan appartient à la nation italienne, comme un Prussien à la nation allemande, comme un Américain à la nation anglaise. Mille intérêts communs, mille souvenirs d'enfance, mille rapports d'opinion, lient ceux qui parlent une même langue, qui possèdent une même littérature, qui défendent un même honneur national. »

47 *Ibid.*, II, p. 323.

leur littérature, et de leur littérature sur leur caractère ; faire sentir le rapport des lois du juste et de l'honnête avec celles du beau ; la liaison enfin de la vertu et de la morale avec la sensibilité et l'imagination »⁴⁸. Bien que tout cela ne paraisse pas vraiment réfléchi et pas toujours clair, il est évident que l'on y trouve nombre de notions chères à Mme de Staël avec qui il partage d'ailleurs aussi l'idée qu'il n'existe pas de société en Italie⁴⁹.

Quoi qu'il en soit, celui qui a lu les déclarations d'introduction de Sismondi ne peut que rester stupéfait quand il lit ce qui suit, et on se rappelle inévitablement le cas similaire de Ginguéné⁵⁰.

D'après Sismondi, la littérature italienne souffre, dès ses débuts, du fléau de l'imitation, d'abord celle de l'antiquité et, en plus, celle des Provençaux, à cela s'ajoute l'influence désastreuse des Arabes⁵¹. Au fond, il n'y a que le Dante qui compte. Sismondi l'appelle « le père de la poésie moderne » (I, p. 388)⁵². Boccace, qui peint ce qu'il a vu et dont les descriptions vraies sont louées tout comme la pureté du langage, l'élégance, la grâce et la naïveté, est critiqué parce que ses idées et ses images ne

48 Sismondi, *Littérature*, I, p. II ss.

49 *Ibid.*, p. 163 (voir U. Schöning, « Die Funktionalisierung des Ortes in Mme de Staëls *Corinne ou l'Italie* », dans : *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte/Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes* 23 [1999] p. 59 ss.) ; Sismondi, *Littérature*, II, p. 378, fait la même observation.

50 Ici, je vais me concentrer sur les pages consacrées à la littérature italienne, qui peuvent, cependant, donner aussi une idée du reste (voir U. Schöning, « Simonde de Sismondis *De la littérature du Midi de l'Europe* »).

51 Sismondi, *Littérature*, II, p. 23, voir pp. 201 et 205 ss.

52 Sismondi, *Littérature* : « Peu de chefs-d'œuvre ont mieux manifesté la force de l'esprit humain que le poème du Dante : complètement nouveau dans sa composition comme dans ses parties, sans modèle dans aucune langue, il était le premier monument des temps modernes, le premier grand ouvrage qu'on eût osé composer dans aucune des littératures nouvellement nées. Il était conforme aux règles essentielles de l'art, à celles qui sont invariables : l'unité de dessein, l'unité de marche, l'empreinte d'un génie puissant qui voit en même temps le tout et ses parties, qui dispose avec facilité des plus grandes masses, et qui est assez fort pour observer la symétrie sans en ressentir jamais de gêne » (I, p. 386).

sont pas aussi pures que son langage⁵³. Pétrarque n'est pas apprécié. Il offre tout comme Boccace un exemple de cette préoccupation de l'antiquité qui va nuire au développement de « la force du naturel et de l'originalité », c'est-à-dire d'une littérature propre en Italie⁵⁴.

Tandis qu'au XV^e siècle les lettres bénéficiaient d'une protection puissante des villes libres et de tous les souverains, la situation avait changé brusquement au siècle suivant avec les persécutions de l'Église et l'invasion de Charles VIII en Italie⁵⁵. La tyrannie et l'Inquisition dominaient le pays. Néanmoins, profitant du siècle précédent il y avait une production littéraire, appréciée par les contemporains, toutefois tombée dans l'oubli après⁵⁶. La ruine politique, économique et culturel du pays continuait ; « le dix-septième siècle fut une période de dégénération universelle », écrit Sismondi qui constate en plus : « L'Ita-

53 *Ibid.*, II, p. 6 ss.

54 *Ibid.*, II, p. 32 ; voir p. 23 ss. : « L'étude passionnée de l'antiquité dont Pétrarque et Boccace avaient donné l'exemple, suspendit cependant d'une manière très-extraordinaire la littérature italienne, et fit rétrograder la langue. L'Italie, après avoir produit ses trois premiers classiques, se reposa un siècle entier. Pendant ce temps, l'érudition fit des progrès surprenants, et les connaissances se répandirent d'une manière beaucoup plus générale, mais ce fut en restant toujours stériles. L'esprit avait conservé toute son activité, la gloire littéraire toute sa splendeur ; mais l'étude constante des anciens avait ôté toute originalité aux écrivains. Au lieu de perfectionner une langue nouvelle, et de l'enrichir de chefs-d'œuvre qui fussent en rapport avec les mœurs et les idées modernes, on n'avait cherché qu'à copier servilement les anciens modèles. L'imitation trop scrupuleuse détruisit, de cette manière, tout esprit d'invention, et les plus célèbres érudits ne produisirent, pour pièces d'éloquence, que des amplifications de collège [*sic*]. Plus un homme était fait, par son rang, ou par ses talents, pour acquérir un nom dans les lettres, plus il aurait rougi de cultiver la langue maternelle ; il s'efforçait presque de l'oublier pour ne pas s'exposer à gâter son latin, et le peuple, demeuré seul dépositaire de cette langue qui avait déjà brillé d'un si grand éclat, la corrompait et la faisait retourner vers la barbarie. »

55 *Ibid.*, II, pp. 182 ss. et 186 ss.

56 *Ibid.*, II, p. 188 ss.

lie était abandonnée au règne du mauvais goût »⁵⁷. Au XVIII^e siècle cependant Sismondi reconnaît une renaissance de la littérature italienne qui, comme il souligne, ne semble pas être favorisée par aucune circonstance étrangère à la littérature. Ainsi, malgré une légère amélioration de la situation politique et culturelle, Sismondi de remarquer : « La nation enfin était morte de toutes les manières. » Et, vers la fin du siècle, il voit les Italiens imiter les Français comme ils avaient imité les anciens auparavant⁵⁸.

Tout compte fait, Sismondi ne trouve pas grand-chose dans la littérature italienne à part Dante. La poésie lyrique est monotone et fatigante dès ses débuts siciliens⁵⁹ ; elle manque d'imagination et possède trop de style et trop de rhétorique. Le sonnet n'est pas du tout apprécié⁶⁰. Pour ce qui concerne le théâtre, Sismondi juge que les Italiens en ont des idées complètement fausses⁶¹. Pourtant, c'est encore pire dans d'autres domaines : « Merlin Coccaie », donc Teofilo Folengo, fait preuve de mauvais goût et de Castiglione comme de tant d'autres l'auteur ne veut pas tenir compte parce qu'ils n'en valent pas la peine. En revanche, Giambattista Marino est mentionné, mais justement parce qu'il était le « grand corrupteur du goût des Italiens » ; Sismondi avoue franchement de ne pas avoir pu terminer la lecture de l'*Adone*⁶².

Rares sont ceux qui sont loués. Parmi eux on trouve le Tasse qui, en homme de génie, savait être « classique dans l'ensemble » et « romantique dans la peinture des mœurs et des situa-

57 *Ibid.*, II, pp. 250 et 270.

58 *Ibid.*, II, pp. 346 ss., 352 et 402.

59 « L'harmonie du langage doit seule rendre celle du cœur. Les premiers poètes siciliens et italiens ont presque tous méconnu ces principes. L'exemple des Arabes et celui des Provençaux les a fait passer par la recherche avant la naïveté ; ils ont pris tous leurs ornemens dans l'esprit le plus faux, le plus maniéré » (I, p. 348; cf. I, p. 394 ss.).

60 *Ibid.*, I, p. 401.

61 *Ibid.*, II, p. 207.

62 *Ibid.*, II, p. 260, voir pp. 234 et ss. et 263.

tions »⁶³, ou Métastase, qui est considéré comme le plus national des poètes italiens, ou encore Goldoni, parce qu'il a révolutionné le théâtre de sorte qu'il est « en harmonie avec l'esprit national »⁶⁴. Mais, mis à part des exceptions, Sismondi trouve partout « du mauvais goût »⁶⁵.

L'état plutôt lamentable de la littérature italienne correspond à l'état politique, économique et social du pays, qui est caractérisé par la domination étrangère, par l'oppression et l'épuisement⁶⁶. C'est un pays de la décadence, sans conscience de soi-

63 *Ibid.*, II, p. 157, et Sismondi de s'expliquer sur ces termes : « Ces deux littératures, de nature opposée, ont reçu leurs noms des critiques allemands ; ils se sont déclarés avec vivacité pour le genre romantique, et ils ont fait considérer comme la conséquence d'un système, ce qui, avant eux, était regardé comme un écart de l'imagination, et la violation des règles les plus sages. Cependant nous devons adopter leur classification, puisque la poésie de presque toutes les nations modernes étant romantique, il serait injuste et absurde de vouloir la juger par d'autres règles que celles que les écrivains ont suivies » (*ibid.*, II, p. 156). Mme de Staël, qui ne disposait pas de ces deux notions en 1800, parle d'un « mélange heureux » auquel on doit l'Arioste et le Tasse (*ibid.*, II, p. 192). Mais il faut remarquer qu'elle se distingue de Sismondi par le fait qu'elle attribue généralement un rôle positif aux transferts culturels.

64 *Ibid.*, II, p. 363; cf. pp. 302 ss. et 360 ss.

65 *Ibid.*, II, p. 270.

66 Voir *ibid.*, II, pp. 242 et 245 ss. Alors ceci explique-t-il cela ? Non, ce n'est pas vraiment le cas ; il n'y a qu'une correspondance vague qui ne se concrétise jamais d'une façon cohérente car les cas individuels restent des cas individuels. Ainsi, Dante ou Tasse, poètes que Sismondi apprécie, souffrent de leurs situations historiques tandis que Pétrarque et l'Arétin, poètes qu'il exècre, ont un mauvais caractère. Bembo, qui était apprécié à son époque, ne plaît plus du tout. En effet, il semble être caractéristique que les individus mauvais et la poésie mauvaise aient été distingués à leur époque. Ainsi, l'Arétin, qui était selon Sismondi « un homme infâme » (II, p. 230), n'a pas seulement été comblé d'honneur par Charles-Quint et François I^{er}, il était par-dessus le marché ami de Léon X et Clément VII. D'ailleurs Sismondi qui déplore sans arrêt la correspondance entre l'état social et politique et l'état culturel et littéraire ne cesse de demander une littérature qui soit en accord avec le temps et le lieu de sa production. En fin de compte les relations entre l'état de la littérature et l'état du pays se réduisent à des questions du goût, de la morale générale et de la vertu

même. Il n'y existe ni progrès ni perfectibilité, parce qu'il n'y a ni liberté ni protection par les dirigeants. D'ailleurs, le pays est marqué par des guerres, par la dominance des intérêts militaires, par la domination étrangère et par l'oppression, et tout cela nuit à la société tout comme à la littérature.

On ne peut guère ignorer que tout cela ne vaut pas seulement pour le passé mais également pour le présent, c'est-à-dire pour le régime de Napoléon, et cela en France comme ailleurs, mais surtout en Italie. Il est donc significatif que les vers de Dante qui exprime « sa haine contre les rois de France » soient cités en traduction⁶⁷ ou si on lit qu'« un seul poète se distingue, dans tout le dix-septième siècle, par un sentiment patriotique. Je ne sais quelle vieille étincelle de liberté était demeurée dans le cœur du sénateur Filicaia » (p. 274). Et Sismondi n'hésite pas à citer le sonnet « Italia, Italia » en italien et en traduction française dans laquelle on lit : « Alors je ne verrais plus des torrens de soldats descendre des Alpes, je ne verrais plus les troupeaux français boire l'onde du Pô, teinte de sang »⁶⁸.

Je conclus en résumant : Pour nos trois auteurs l'Italie est une unité culturelle avec une littérature particulière, autrement dit nationale, et qui se distingue des autres littératures nationales, européennes en l'occurrence, avec lesquelles elle forme une unité subordonnée.

Dans la littérature italienne deux phénomènes sautaient généralement aux yeux : La Renaissance et la décadence⁶⁹. Tous

individuelle de sorte qu'il se dessine l'idéal d'une correspondance du bien et du beau, idéal qui, cependant, ne se trouve pas en Italie.

67 *Ibid.*, I, p. 372 (*Purg.*, XX, p. 43 ss.).

68 *Ibid.*, II, p. 272 ss. ; Sismondi, *Epistolario*, I, p. 418, écrit lui-même sur son livre : « Vous m'y trouverez tel que j'ai toujours été, protestant et républicain, et montrant partout dans l'histoire de l'esprit humain la pernicieuse influence du despotisme civil et religieux, ou les bienfaits des deux libertés. »

69 Pour le problème de la décadence voir p. ex. Ezio Raimondi, *I lumi dell'erudizione. Saggi sul Settecento italiano*, Milano, Vita e pensiero, 1989, p.

les deux se révèlent, sous un aspect ou sous un autre, comme particulièrement intéressantes pour les Français contemporains craignant l'une et espérant l'autre. Ginguéné dont les travaux ne sont arrivés que jusqu'au XVI^e siècle, de sorte qu'il ne devait pas s'occuper de la décadence qu'il constate – tout comme son successeur Salfi et tant d'autres – pour le siècle suivant⁷⁰, voulait tout de même rendre justice à la littérature italienne en France⁷¹, tandis que Mme de Staël et Sismondi semblent s'intéresser notamment à ce phénomène de la décadence.

Quoi qu'il en soit, toute évolution demande une explication. On sait qu'à partir du XVIII^e siècle on avait tendance à associer évolution d'une part, progrès et perfectibilité d'autre part. Cependant, l'Italie montre l'exemple d'une évolution négative, en ce sens que l'apogée se trouvait au début et le constat d'une décadence suivante posait inévitablement des problèmes pour une pensée historique étroitement liée aux notions de progrès et de

133 ss. ; Jean Dagen, *L'Histoire de l'esprit humain dans la pensée française de Fontenelle à Condorcet*, Paris, Klincksieck, 1977, p. 145 ss. ; Wim Sosef, « L'idea di decadenza nella storiografia letteraria italiana fra settecento e novecento », in : *Studi di teoria e storia letteraria. In onore di Pieter de Meijer*, a. c. di Dina Aristodemo, Costantino Maeder e Ronald de Rooy, Firenze, Franco Cesati, 1996, p. 187-198 ; Roland Mortier, « L'Idée de décadence littéraire au XVIII^e siècle », in : *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, LVII, éd. par Theodore Besterman, Transactions of the Second international congress on the Enlightenment III, Genève, Droz, 1967, p. 1013-1029 ; Jochen Schlobach, « Pessimisme des philosophes ? La théorie cyclique de l'histoire au 18^e siècle », in : *Studies on Voltaire and the eighteenth century*, CLV, Transactions of the Fourth international congress on the Enlightenment V, Oxford, The Voltaire Foundation, 1976, p. 1871-1987.

70 P.-L. Ginguéné, *Histoire*, I, p. 4, II, p. 264, XII, pp. 421 et 443 ; voir W. Sosef, « L'idea », p. 190 ss.

71 « C'est encore là une littérature assez riche, et si l'on pense aux vicissitudes que la malheureuse Italie a éprouvées dans ces derniers tems, on ne peut que la féliciter, après les pertes récentes qu'elle a faites, de posséder encore, et dans son sein et au-dehors, tant de talents si distingués », *Revue philosophique, littéraire et politique*, n^o 19, 1^{er} juillet 1807 (cité d'après S. Zoppi, *P.-L. Ginguéné*, p. 296).

perfectibilité. La solution de ce problème est fournie par l'idée de la *translatio* car dans cette perspective il est possible que l'esprit humain⁷² avance, bien qu'un ou plusieurs pays restent en arrière. Dans le cadre de ce modèle, la littérature italienne fait partie de la littérature universelle, *de facto* de la littérature européenne, et y occupe la place où a eu lieu la renaissance des lettres à l'époque que nous appelons – tout comme parfois Ginguéné déjà – la Renaissance tout court⁷³. Pourtant, ce sont d'autres pays, surtout la France, qui en ont tiré profit comme, pour ainsi dire, héréditaires littéraires de l'Italie.

Restait tout de même à expliquer la décadence italienne. Adoptant une idée qui également a pris des contours au cours du XVIII^e siècle nos auteurs ont tous tendance à prendre en considération des rapports entre la littérature et la société. C'est-à-dire, ils ont recours parfois à l'histoire de la civilisation, parfois à l'histoire politique ou bien parfois à l'histoire de mœurs, pour expliquer les faits littéraires, et il faut dire qu'il s'agit de faits négatifs dans la plupart des cas.

Certainement les différentes manières de la considération historique et leurs contradictions ainsi que les observations divergentes produisent des incohérences dans les œuvres de nos auteurs, incohérences qui néanmoins demanderont une précision de l'objet et de sa considération, préparant ainsi l'historiographie littéraire moderne⁷⁴. Mais bien qu'il y ait trop d'exceptions et trop de désordre pour qu'on puisse parler chez eux déjà de méthode ou de règles et malgré la prudence de Ginguéné nos auteurs sont presque unanimes pour constater que la liberté, la prospérité et la protection des gouvernements constituent des conditions favorables à tout progrès et à toute perfectibilité

72 Voir J. Dagen, *L'Histoire*.

73 Voir Jürgen von Stackelberg, « Trois propagateurs de la notion de 'Renaissance' en France : Seroux d'Agincourt, Ginguéné et Sainte-Beuve », *Studi Francesi* 15, 1961, p. 483-489.

74 La concentration sur les belles lettres se remarque déjà chez Sismondi.

en littérature, comme, au contraire, l'oppression et le manque de protection se révèlent plutôt nuisibles.

Or s'il faut attribuer la décadence italienne aux guerres et à l'oppression il est incontestable que c'était à l'époque le régime napoléonien qui perpétuait cette situation et ce qui vaut pour l'Italie vaut également pour les autres états conquis ainsi que *mutatis mutandis* pour la France.

Il est donc évident que la considération de la littérature italienne dépend d'un point de vue bien français et très actuel et comment. Car rappelons-nous d'abord que la France se trouvait dans une crise culturelle postrévolutionnaire⁷⁵. En face de cette crise il y avait la solution des traditionalistes qui cherchaient à rétablir l'ancien régime littéraire, solution qui au fond ne contredisait pas les intérêts de Napoléon pourvu que l'on accepte le changement de dynastie. Mais découvrir la diversité des littératures, et avec celle-ci l'histoire des littératures, exclut cette possibilité. À moins qu'on ne critique pas les autres littératures sur la base d'un goût donné, ce que fait Ginguéné, et plus encore Sismondi qui voit de la décadence partout⁷⁶. Par contre, la diversité des littératures mène Mme de Staël à proposer des échanges littéraires pour assurer la perfectibilité et le progrès humain⁷⁷.

L'importance de l'Italie et de la littérature italienne chez nos trois auteurs se révèle donc de plusieurs façons et concerne le passé tout comme le présent. Ainsi, il me semble d'abord remarquable que le début de l'historiographie littéraire en France soit marqué par deux ouvrages dont l'un est consacré entièrement à la littérature italienne et dont l'autre réserve une grande place à cette littérature⁷⁸. Or il n'y a rien d'étonnant à ce que la

75 Voir Sismondi, *Littérature*, I, p. 7, et *Epistolario*, I, p. 289 ss.

76 Voir U. Schöning, « Simonde de Sismondis », cf. note 50.

77 Voir U. Schöning, « Einleitung », in : U. Schöning et F. Seemann, *Mme de Staël*.

78 Voir F. Wolfzettel, *Einführung in die französische Literaturgeschichtsschreibung*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1982, p. 149 ss.

découverte de l'histoire littéraire se fasse par le biais de la découverte d'une autre littérature, puisque toute notion de l'histoire présuppose une idée de l'*autre*. Évidemment la présentation détaillée et approfondie de la diversité des littératures constitue une impulsion pour l'historiographie littéraire, d'autant plus qu'elle provoque la question de savoir les causes des particularités de chaque littérature. Par conséquent, il se pose le problème toujours épineux de l'autonomie de la littérature et du contexte référentiel de chaque littérature nationale.

De cette manière l'Italie, pays de la décadence politique et culturelle, ne devient pas seulement un exemple surtout des rapports entre la politique et la littérature mais au-delà un exemple effrayant pour les résultats d'un manque de liberté. C'est ainsi que s'est préparée l'esthétique politisée des romantiques, cette esthétique de la liberté que Victor Hugo a résumé dans une formule disant que le romantisme est le libéralisme en littérature⁷⁹.

Indubitablement de telles pensées se trouvaient en nette contradiction avec la politique culturelle de l'Empire qui cherchait à perpétuer l'hégémonie française, sur le plan de la culture tout comme sur le plan politique. Déjà la constatation d'une diversité historique des littératures et le traitement des autres littératures comme égales à celle du classicisme français ne s'accordent guère avec ce programme, mais proclamer plus ou moins ouvertement la liberté pouvait être considéré comme nettement subversif. Notons pour terminer que de cette sorte s'annonce, au moment de leur naissance, un autre problème qui va rester celui des lettres et sciences humaines, à savoir une tension entre connaissance et politique.

79 Victor Hugo, *Œuvres dramatiques complètes. Œuvres critiques complètes*, éd. par Francis Bouvet, Paris, Pauvert, 1963, p. 1203.